



Icare a du plomb dans les ailes

Enrico Pizzolato

Résumé

La jeunesse va extrêmement mal selon une étude récente menée par une commission internationale de psychiatres. Le tableau dépeignant l'état de la santé mentale des jeunes relève des signaux très inquiétants qui m'ont particulièrement touché. Dans le présent texte je lis la détresse de la jeunesse comme le symptôme de *maladies* dont nos sociétés seraient porteuses. Le malêtre de la jeunesse compris comme une adaptation tout à fait raisonnable à un monde fou.¹

Les auteurs de l'étude en appellent au mythe du héros: Harry Potter et Star Wars sont convoqués pour encourager les jeunes à affronter la thérapie *positivement*, pour éviter qu'ils ne se sentent stigmatisés du fait d'aller mal. Difficile de réfuter l'argument. L'autre jour encore, j'ai vu Harry Potter à l'oeuvre, aider un jeune homme à mettre des mots sur ce qui le trouble, lui inspirer du courage et insuffler de la force. Oui *l'énergie héroïque* est primordiale pour affronter les épreuves de la vie. Sauf que... *les héros* sont bien présents à grands renforts de Marvel et DC depuis 20 ans : récupération commerciale et *franchisation* de représentations d'images et de mythes qui pourtant renvoient à des aspects profonds de notre nature. Il semblerait donc que les jeunes ne soient pas dupes, ils *sentiraient* très bien la *dissonance* entre ce qu'on leur vend, revend et revend encore et le fonctionnement cynique du monde actuel... dont les studios Marvel et Disney font bien entendu partie. Aujourd'hui *les héros* ne meurent jamais, et s'ils meurent ils seront disponibles dans *un autre univers du multivers*. Ce ne sont plus des héros qui mettent réellement leur *vie en jeu*, mais des produits toujours disponibles².

Une connaissance, père de famille, me racontait l'autre jour comment il était frappé par le fait que les enfants, même quand il sont entre eux, étaient toujours « le nez dans leurs Ipads ». Cette personne leur a même fait remarquer... et la réponse d'un des enfants a été: « on sait pas quoi se dire sinon... ». Notre échange avec le père continue et il me raconte comment il a trouvé « un super plan (illégal) pour avoir tous les contenus de toutes les plateformes de streaming et de sport pour une centaine de francs par an ». Il m'explique alors que grâce à cette astuce sa femme regarde *sa série* sur la tv pendant que lui regarde *son foot* sur son ordinateur... la scène se passant dans la même salon.

De mon point de vue, il s'agirait que nous aussi, *les adultes*, allions convoquer le héros en nous pour oser aller regarder du côté de notre intériorité, explorer nos zones d'ombres et donc inconnues... facile à dire oui, je sais... alors, déjà, disons-le.

¹ « Insanity is a perfectly rational adjustment to an insane world ». - R.D. Laing.

² [Cliquez ici](#) à 4min 48s. En 1980 Werner Herzog parle du fait que la profonde crise que notre civilisation traverse se joue avant tout au niveau des images que nous produisons et comment (au nom de quoi) nous les produisons.



« L'homme c'est la nature qui prend conscience d'elle-même »

- Élysée Reclus -

En septembre 2024, la revue *The Lancet* publie les résultats alarmants d'une étude réalisée par sa commission psychiatrique¹ sur l'état de la santé mentale des jeunes dans le monde. L'étude se focalise sur cette période de la vie se situant entre le début de la puberté et le milieu de la vingtaine : précisément cette période qui prépare le passage de l'enfance à l'âge adulte.

Ce que l'étude nous dit c'est qu'alors que nos jeunes n'ont jamais été en aussi bonne forme physique, ils n'ont jamais été en aussi mauvaise santé mentale : Détresse, anxiété et solitude, pour l'*ambiance*. Augmentation drastique des diagnostics de troubles psychiques et manifestation de crises liées à ces troubles, suicides, auto-mutilations, pour les faits. Le rapport conclut que la dégradation de la santé mentale des jeunes est devenu le problème de santé le plus important à l'heure actuelle.

Cet article ne parle pas que de leur détresse psychique, il nous raconte que ce qu'ils vivent peut être vu comme le symptôme de maladies et de troubles dont notre organisation sociale serait porteuse. Le maître de la jeunesse nous dit que nous la traitons mal en ne créant pas les conditions nécessaires à son épanouissement. Cela nous dit que nous aurions collectivement engendré *quelque chose* qui va contre notre nature d'êtres vivants. La société, la collectivité, la communauté, appelons cela comme nous voulons, en accord avec nos sensibilités, est le *terreau* dans lequel les personnes «poussent», grandissent et vivent (... et meurent). En ce sens, du point de vue collectif, elle peut jouer à peu près la fonction de *parents*²:

¹ The Lancet Psychiatry Commission on youth mental health (sept. 2024)

² Investie comme telle par les *enfants*, et/ou adoptant un comportement tel (p. expl. maternaliste ou paternaliste). Un travail d'équipe en somme.

Par exemple, en France ou en Italie : *maman république* et *papa gouvernement* se veulent porteurs de valeurs, d'exemplarité, de mythes fondateurs, d'une histoire et de règles... c'est exactement cela que l'on appelle un cadre. Ce cadre, comme tous parents, porte ses parts d'ombre, de mystère et de paradoxes. Pour les *enfants* ce sont autant d'énigmes à résoudre, autant de versions de l'histoire à extrapoler, autant de mythes à décrypter³.

La curiosité de l'enfant naîtrait de cette simple question: « que se passe-t'il dans la chambre des parents ?⁴ », là où symboliquement se joue le pouvoir. Sauf que... ac-

³ James Hillman attire notre attention sur un aspect souvent délaissé dans l'évocation du complexe d'Oedipe. On insiste (à très juste titre) sur le rôle des parents pour instaurer la loi en signifiant l'interdit au fils ou à la fille qui désire fonder une nouvelle famille avec l'un des deux parents, tout en acceptant l'idée que ce désir fait partie de l'apprentissage de l'amour pour l'enfant. Hillman ramène notre regard du côté du fils ou de la fille. Le mythe d'Oedipe, selon lui, nous montre la voie pour se sortir du complexe si les parents n'ont pas pu faire le travail (ou ont partiellement fait le travail). La solution est pour Oedipe de mener une enquête. C'est illustré par l'épisode du Sphinx qui pose la fameuse énigme: **Quel être pourvu d'une seule voix, a d'abord quatre jambes le matin, deux jambes à midi, et trois jambes le soir ?** La réponse est bien entendu l'homme. Le Sphinx ne pose pas cette énigme par hasard ! Il dit à Oedipe que pour être un homme, à savoir un individu qui marche sur ses deux jambes et qui va vers sa mort donc vers sa fin (celle qui parfois justifie les moyens), il va devoir en passer par le fait de savoir qui sont *réellement* ses parents. Il s'agit de connaître la *vérité* sur ses origines.

J'ajouterai que l'autre énigme que pose le Sphinx est très intéressante aussi: **Il y a deux soeurs: la première donne naissance à la seconde et la seconde donne naissance à la première. Qui sont les deux soeurs?** Réponse... Le jour et la nuit. Le mythe nous enseigne que notre *identité* est double: diurne et nocturne, consciente et inconsciente, masculine et féminine... maternelle et paternelle. La seconde énigme vient corroborer la première. Il s'agirait d'enquêter sur notre double origine pour commencer à comprendre notre double nature, et puis, si possible, la nature double du monde.

⁴ Prononcé par G. G Carminati lors d'un week-end Astrag.

tuellement la porte de la chambre des parents est grande ouverte et papa et maman *s'engueulent* au vu de tous. *Les enfants* qui n'ont pas les mots, sentent la tension et ce malgré les tentatives *des parents* de se cacher leur angoisse à l'ombre de certitudes. Alors *les enfants* emmagasinent du pathologique dans le corps, se faisant *plomber l'âme* par la confusion ambiante.

Aux origines, un Big Bang

Lorsqu'un enfant vient au monde il ne sait probablement pas faire la différence entre *lui* et ce qu'il perçoit. Il serait dans une sorte de confusion sensorielle où tout est indistinct : un peu comme si le nourrisson était le bruit même qui fait vibrer ses tympans, la lumière qui percute le fond de ses yeux, les odeurs qui stimulent son nez et les caresses de ses parents sur sa peau. Un état de fusion originelle entre ce petit être et son environnement: c'est pour lui comme un véritable big bang des ingrédients qui composent le monde. Puis, petit à petit il va émerger de cet état et *constater* que sa mère¹ est *une chose* et lui *une autre* ... Ainsi commencerait l'odyssée du *grandir*.

Ne sachant rien, les premières années, le nourrisson est dépendant des bons soins de ses parents - sinon c'est la mort assurée. Mais il est une chose, pourtant, que dès le début il sait faire mieux que quiconque : c'est être *authentiquement* lui. Faire semblant, il ne peut même pas en avoir l'idée. Quand il a faim, quand il a peur, quand il est joyeux, il l'exprime. Or, ce qui engendre beaucoup de problèmes chez les sujets, c'est de grandir au contact de *parents* qui ne se donnent pas la possibilité d'être *eux-mêmes*. Par analogie, *les enfants symboliques* de la société qui ont entre 12 ans et 25 ans, ne peuvent être qu'eux-mêmes vis-à-vis du collectif, puisque encore proches de cette *congruence*² *originelle*.

En effet, il s'agit encore de continuer à *émerger* de l'enfance pour devenir des individus. Grandir c'est *s'éloigner du paradis originel de l'enfance où le lait coulait à flot directement dans nos bouches...* en goûtant à la *connaissance* du monde... et tous ces fruits défendus! Il y a des étapes par lesquelles il faut en passer, on y coupe pas : tester les limites de l'autorité, éprouver solitude et ennui, mentir, occulter, transgres-

¹ Par mère, on entend toute personne qui s'occupe du nourrisson.

² Congruence : coïncidence entre ce qui est vécu à l'intérieur et exprimé vers l'extérieur.

ser, s'arracher du nid, se faire trahir, affronter la frustration, traverser un deuil, éprouver l'injustice, oser déclarer sa flamme à quelqu'un que l'on aime, être rejeté, être accueilli, perdre, gagner, tomber et se relever. Ce sont des réalités profondément enracinées dans notre biologie et elles concernent tous les êtres vivants.

Des fruits défendus aux pommes de la discorde

L'étude publiée par le Lancet relève actuellement chez les jeunes une tendance à la maturation plus lente qu'auparavant. Cela s'exprime par une apparition plus tardive de la sexualité, un usage réduit et retardé de l'alcool et des drogues illicites (sauf certains groupes marginalisés) : Autrement dit : *No sex, no drugs no rock n'roll, no hip-hop, no... fun* : moins de transgression, moins d'esprit de bravade qui sont autant d'éléments hautement nécessaires à l'expérimentation, à l'apprentissage et donc aux processus de croissance. C'est exactement cette *énergie* qui permet aux jeunes d'engendrer et d'oser affronter ces initiations à la vie, qui semble *corrompue* aujourd'hui.

Le retard de l'apparition de la sexualité est un signe particulièrement inquiétant. L'inconscient de nos jeunes semble nous dire : « Nous ne nous reproduirons que lorsque nous estimerons que les conditions acceptables seront réunies ». Ils ne se sentent pas assez en sécurité pour expérimenter et potentiellement construire leur vie. Quel dévoiement, quel mal ne nous sommes-nous pas fait ! Depuis la nuit des temps, l'homme se reproduit malgré des conditions difficiles, malgré, la possibilité d'être dévoré vivant. Aujourd'hui, c'est bien notre instinct de reproduction que nous serions collectivement en train de réussir à corrompre. Il est attaqué par un mouvement excessif de pulsion de mort, comme un geste collectif d'automutilation allant à l'encontre de ce que nous sommes. Donner la vie n'a jamais été un acte raisonnable. C'est, parfois, un geste d'amour entre deux êtres qui désirent se mélanger, et un geste de défi contre l'inconnu et l'inattendu, toujours.

Mais qu'est-ce qui inhibe tant la jeunesse ? Au fond, l'alcool peut jouer le rôle de *liant social* et mettre de l'enjouement dans une assemblée. Le sexe a le pouvoir de lier les

corps et même les âmes. La drogue peut évoquer une tentative de recherche de plaisir. Je ne sous-estime évidemment pas le fait que sexe, alcool et drogue peuvent aussi être investis comme des fuites, consommés de façon excessive et avoir des effets néfastes (addictions, destruction physique et psychique). Mais comme toutes les choses intéressantes de ce monde, elles possèdent toujours deux visages et toutes les subtilités de leurs expressions.

Alors, c'est donc cela que la jeunesse *craindrait*? Le lien, ses plaisirs et surtout les dangers que cela comporte.

Aujourd'hui tout est très polarisé, *chacun* se retranche dans un durcissement de ses *positions*, derrière les factions politiques, derrière les âges, derrière les sexes, derrière les genres, derrière les origines, derrière les nationalités, derrière les institutions. Et une *position*, en termes militaires, c'est l'endroit à partir duquel des troupes peuvent s'organiser pour lancer un assaut ou s'en protéger. Nous sommes loin d'être collectivement disposés au dialogue. Si cette confusion guerrière et cette discorde *coule* sans filtres sur notre jeunesse, il n'est pas étonnant qu'elle n'ait pas très envie de sortir de chez-elle et mettre *son corps* en jeu, puisque que cela reviendrait à risquer de *se prendre une balle... même perdue*.

Souvenons-nous de notre jeunesse

Il ne me semble pas exagéré de dire que la hardiesse qui nous fait nous lancer dans des entreprises folles à la recherche de ce qui nous est inconnu, comme s'asseoir dans une navette spatiale et naviguer dans l'espace par des températures oscillant entre +120 et -160 degrés, juste protégés par une paroi d'aluminium, s'enracine déjà dans l'effronterie du jeune élève qui défie son professeur pour en tester les limites et le pouvoir... et par là-même, le sien propre. Il s'agit du *rebelle sans cause* comme le synthétise le titre américain de *La Fureur de Vivre* de Nicholas Ray. Cette hardiesse est inhérente et nécessaire à l'apprentissage du *métier d'humain*. *Don't go gentle into that good Night... , Nous n'allons pas dociles dans cette bonne nuit*, comme dit le poète.

Aujourd'hui, nos *jeunes Icares* ne sentiraient même plus leurs ailes et ce n'est pas chez eux qu'il faut chercher la cause et pas uniquement chez eux qu'il s'agirait d'appliquer un remède. C'est chez nous tous.

Icare, dans le mythe, s'approche trop du soleil et son esprit d'aventure et de défi lui fait faire une chute fatale. Le mythe résonne comme un avertissement à la jeunesse qui, en proie à sa fougue, voudrait aller trop haut, trop vite. Le mythe devient un cadre et en creux il nous dit que la jeunesse à besoin d'un certain type de protection. Cet esprit d'aventure ou cette énergie héroïque que l'on retrouve chez Achille, Bellérophon, Hercule et toute la cohorte de héros est un élément indispensable au vivant et à la survie des espèces: il est par nature une des conditions essentielles de la vie. J'en veux pour exemple *l'audace* de l'écureuil qui traverse une départementale parce que ses petits sont d'un côté et la nourriture de l'autre. Le *courage* du lapin qui trotte à découvert en proie au renard, pour aller brouter un peu de luzerne¹. Le mythe du héros dans toutes ses déclinaisons aux dénouements plus ou moins précocement tragiques², sont les reflets intuitifs, poétiques et culturels d'un état d'être du *vivant*.

¹ Une des premières expressions culturelles de notre psychologie dont nous ayons la trace est la pratique de l'animisme. L'animisme est étroitement connecté à notre co-dépendance à la nature et est évidemment intriquée au plus vieux métier du monde: la chasse. L'anthropologue Nastassja Martin, dans son livre **A l'est des rêves**, nous en donne un bel exemple en évoquant la Zibeline. Poursuivie par un prédateur, elle a cette capacité à brouiller sa piste en tournant sur elle même créant des cercles chaotiques d'empreintes juste avant de se réfugier dans l'abri qu'elle s'est choisi. Le chasseur, par l'observation, en tire un savoir pour l'attraper... Et il apprend que lui aussi peut *brouiller les pistes* pour se sortir d'un mauvais pas. L'archétype du *Trickster*, ou *du Fripon* est à l'oeuvre.

² Bellérophon, après avoir accompli ses exploits s'estime digne d'aller vivre avec les dieux. Pendant sa tentative d'atteindre l'Olympe à bord du pégase, il suffit à Zeus de déployer un taon qui va piquer le postérieur du cheval ailé qui, surpris par la douleur, fait chuter le malheureux héros dans un buisson d'épines. Bellérophon finit sa vie pauvre errant et aveugle. Achille meurt *bêtement* d'une flèche dans le talon - seul endroit de son être ayant échappé au *surinvestissement angoissé* de sa mère Thétis qui pour le préserver a essayé de le rendre invulnérable en le plongeant dans le Styx (fleuve séparant le monde du royaume des morts). Avant Achille elle a eu 6 autres fils qu'elle a aussi essayé de préserver de leur mortalité (rien que ça !) en les plongeant dans le feu - ils n'y ont évidemment pas survécu: c'est au final contre la vie qu'elle les a *immunisés*. L'angoisse parentale peut prendre la forme d'une sur-protection ou d'une sur-préparation contre les dangers du monde.

L'histoire d'Icare, au-delà de toute considération morale que l'on pourrait être tentés d'extrapoler au service d'intentions plus ou moins honorables, illustre avant tout la puissance du *désir* et nous rappelle que c'est une *force* qui est au coeur de ce qui permet à la vie d'être - une loi biologique: ce que Freud a identifié comme *la pulsion de vie*.

Chez nous humains, cette énergie peut, en plus, être manipulée et instrumentalisée par des êtres ou idéologies *aux intentions* cyniques comme des chefs de guerre et le consumérisme. Elle peut être tuée dans l'oeuf par un cadre mortifère, angoissé et *risquophobe*, par ailleurs capable de se parer des atours de la sagesse et de la tempérance. Ce genre de chemin est, d'ailleurs, souvent emprunté par ceux qui confondent la vie avec la survie.

La jeunesse trop exposée

Les auteurs de l'étude du Lancet mentionnent les facteurs qui selon eux ont mené à cette situation depuis une vingtaine d'année :

- **Les inégalités engendrées par le néolibéralisme.**

- **L'omniprésence des smartphones et la non-régulation des réseaux Sociaux.**

- **L'érosion des droits des jeunes travailleurs.**

- **Le changement climatique.**

Toutes ces réalités sont reliées, selon moi, par un dénominateur commun à savoir : un cadre très défaillant :

- Le fantasme du néolibéralisme est de s'affranchir de toutes les règles pour ne s'en remettre qu'à celle de l'offre et de la demande, réduisant notre essence à celle de consommateurs¹.

¹ Le capitalisme a été défini par Gilles Deleuze comme «*un code qui a la capacité de couler sur toute chose*». Comme un *principe actif* qui arriverait à tout mettre au même niveau. La promesse du capitalisme est par conséquent aussi de nous fournir ce *tout*. Si l'on s'en tient à cela, l'idée paraît presque démocratique et généreuse: Par ce système *JE* peut avoir accès à *tout*. Mais Le capitalisme a une grosse part d'ombre, et c'est ce que Deleuze relève: le profit... pour le profit. Tout mettre au même niveau c'est tout *dissoudre* au rang de marchandise et quand on ne le fait que pour s'enrichir cela revient à tout vendre sans discrimination (au sens de distinction) :

Une vision bien pauvre du mot *prospérité* qui a pourtant connu des définitions plus nobles.

- La non-régulation des réseaux sociaux. On aura reconnu l'étymologie de régulation. Cela engendre une avalanche d'informations dont il devient très difficile de trier le vrai du faux. Nous sommes envahis d'informations contradictoires que nous ne prenons pas le temps de questionner et donc de digérer. Elles finissent alors par alimenter une angoisse sans fin, dérobant le plancher à nos pieds.

- L'Érosion des droits (diminution des règles) cadrant les contrats des jeunes travailleurs. La précarité de leur situation ne leur donne pas *un endroit* assez sûr pour partir duquel s'exprimer. Encore un signe d'une polarisation entre deux pans de la population. Ceux qui ont le pouvoir sont tellement angoissés à l'idée de le perdre, qu'ils préfèrent ne pas donner la parole à ceux qui finiront par l'avoir.

- Le changement climatique aux conséquences incontrôlables. Nous avons fini par redécouvrir notre interdépendance avec notre environnement, redécouvert que les ressources sont limitées et ont besoin de temps pour se régénérer. Et pourtant nous ne parvenons pas à changer nos comportements.

Mener une vie *saine* impliquerait de savoir vivre avec un certain degré d'incertitude. Vrai ! Mais aujourd'hui, et ce à bien des étages de notre organisation, les éléments stables font trop défaut. Confusion généralisée et perte de repères.

vendre tout et n'importe quoi pourvu que l'on vende. Ne pas discriminer c'est vouloir plaire à tout le monde, vouloir plaire à tout le monde c'est vouloir être aimé de tous qui qu'il soient: c'est un trouble du narcissisme: se raconter que l'on voue un culte à la *multitude*... au profit du seul qui compte: soi-même. Jeff Bezos en est le paragon : une inflation de *monothéisme*, *pourrait-on dire*. Chez moi, de l'autre côté du miroir, en tant que consommateur, je suis l'image de Bezos *en négatif*: *JE* peut tout acheter à celui qui peut tout vendre. Des deux côtés de la chaîne les *deux visages du même dieu*, deux visages qui dénie ce qui les relie, puisque ce qui les relie n'est envisagé que comme une *chaîne de production anonyme*. *L'alternative ? Il s'agirait peut-être d'être de vouer un culte à la multitude à l'intérieur de nous, à discriminer en nous d'abord pour activer notre capacité à dire «j'aime, je n'aime pas»... et proposer ce qui nous anime, ce qui nous est cher et singulier à quelque-uns. Alors le risque encouru avec cette manière d'être et de faire c'est le fait de prendre des risques, justement !*

C'est la pagaille au royaume des dieux

C.G. Jung nous dit que depuis que nous ne croyons plus aux dieux, ils sont entrés dans l'homme sous la forme de maladies.

Qu'ils soient dehors ou dans nous, ces dieux agissent dans une interaction complexe. Quand on les dénie, qu'on ne les reconnaît pas, quand on en honore un au détriment d'un autre, qu'on en relègue dans l'ombre, leurs exigences augmentent jusqu'à nous posséder.

- Nous sommes en proie à la folie d'Hermès¹, le dieu des messagers : nous scrolons d'une information à l'autre, nous publions sans relâche, sans centre, sans «foyer», sans avoir de lieu ou nous rassembler pour réfléchir, digérer et donc trier ce qu'on garde et ce qu'on rejette. Chaîne de réactions aux réactions. Réactions qui nous enchaînent.

- Nous sommes en proie à la mère de toutes les mères qui est malade d'angoisse, alors nous couvons tellement que nous finissons par étouffer ceux que nous voulons protéger.

- Nous sommes en proie à la folie d'un Zeus qui, face au désordre, enrage de son impuissance. Alors nous réglons sans réfléchir. Là où nous percevons les fuites d'eau et de pression nous colmatons. Une canalisation qui «pète» et on colmate, et puis une autre, et on colmate encore... et c'est bien la vie que l'on finit par (col)mater...

- Apollon dieu du soleil apporte trop de clarté tous phares allumés ne faisant qu'amplifier l'opacité des zones d'ombre.

C'est la pagaille au royaume des dieux : Les temps sont tendus et la tension ne peut que finir par amener à la rupture.

Zeus, s'il n'écoute pas Héra, reine des dieux, déesse du mariage et des accouchements, risque à force de vouloir tout contrôler, de devenir toxique dirait-on aujourd'hui. Il en va de même pour Héra si elle n'est pas équilibrée par Zeus.

Hermès, s'il ne se repose pas auprès de Hestia qui lui fournit un ventre, un centre, un foyer, une intériorité, peut nous emmener loin dans sa *psychopathie* toute faite de phallus, de mental et de déplacements. Hermès sans Hestia souffre d'un trouble de l'attention et de l'hyper-activité. Hestia sans Hermès reste ignorante (vierge) à déprimer sous sa couette.

« Zeus, face au désordre, enrage de son impuissance »

Apollon peut collaborer avec Hadès. Tamiser un peu la lumière

pour que les ombres nous intimident moins et que nous acceptions de fréquenter un peu plus les lieux obscurs - ce qui reviendrait à accepter de vivre un peu plus dans le doute et le *peut-être*.

Libres seuls et libres ensemble

In Girum imus nocte et consumimur igni nous dit Guy Debord dans son palindrome génial : *Nous tournons en rond dans la nuit consumés par la feu*. Autrement dit, nous éprouvons notre fureur de vivre et notre inextinguible soif de liberté dans l'obscurité la plus totale, tournant en rond dans l'inconnu. En trois dimensions le cercle concentrique de notre errance nocturne devient *spirale ascendante ou descendante* et peut par conséquent nous faire monter ou descendre. Là gît l'espace à disposition pour la recherche d'un équilibre entre deux formes de *cauchemars*.

- **Trop haut** : des ermites totalement autarciques.

- **Trop bas** : des termites asservies au collectif, simples esclaves rendus automates.

Doute et Intériorité

Alors, c'est à nous parents ou celles et ceux qui exercent un bout de pouvoir d'être *incarnés* (au sens de l'être et non du paraître) et de transmettre à nos *enfants* une idée saine de ce que la vie peut être : à savoir une aventure pleine de dangers, certes ! Mais aussi riche de choses inconnues et fascinantes à découvrir (à l'extérieur et à l'intérieur de nous), et c'est en cela qu'elle vaut la peine d'être vécue. Incarner non pas en montrant que ce que l'on sait, mais en se montrant aussi curieux et capables de douter. Le doute est la base de toute dé-

¹ J. Hillman repère cette tendance globale déjà en 1999, **Figure del Mito**, J. Hillman.

marche scientifique, artistique et donc psychologique: c'est un *dialogue intérieur* qui permet de se poser des questions et d'aller à la recherche de réponses originales. Douter ce n'est pas se montrer faibles. Les doutes sont des moments plus ou moins longs (parfois interminables) de suspension qui, au contraire, demandent beaucoup de courage pour être traversés¹. Trop douter est évidemment angoissant pour l'autre et trop savoir peut devenir tyrannique et castrant. Là est l'équilibre à chercher. C'est donc à nous parents ou à ceux qui ont ramassé ce bout de pouvoir, de faire au mieux pour créer et être pour *nos enfants* des espaces à peu près sûres, des cadres à partir desquels ils puissent déployer l'énergie et le courage nécessaires pour affronter toutes les *premières fois* en leur permettant de développer leur capacité à dialoguer *en eux-mêmes*.

Être ce cadre à peu près sain impliquerait d'ouvrir le dialogue en soi, chez nous d'abord, et d'affronter les conflits qui sont *en nous*. Ne pas le faire c'est les propager à l'extérieur, c'est-à-dire dans le monde... sous forme de guerres.

En somme, il s'agirait de s'avouer notre part d'ignorance, et de partager, petit à petit, ce *non-savoir* avec l'autre. Ainsi se transmettraient curiosité et liberté à nos enfants.

Co-exister, collaborer

Nous individus, enfants de notre temps, avons besoin de la «civilisation» incarnée dans la cité, qui conserve, maintient et stabilise : qu'on le veuille ou non, c'est là que nous sommes nés comme poupons impuissants et dépendants du bon vouloir et des bons soins *de nos parents*. C'est là que nous grandissons par *la force des choses*. Ce sont nos *racines*, et si nous avons l'op-

¹ Cela commence déjà là, dans l'enfance, quand, au cœur de la nuit, en proie à une envie pressante, nous prenons, pour la première fois notre courage à deux mains - nos deux mains, justement, agrippées intensément à notre doudou - pour traverser l'appartement familial plongé dans l'obscurité remplie de fantômes et de monstres prêts à nous étripier... et atteindre finalement les toilettes où nous attendent la lumière... et le soulagement.

« Vers quoi ne suis-je pas en train de porter mon regard quand je regarde mon écran? »

opportunité de *fleurir*, c'est grâce à elles. C'est le comble du narcissisme que de croire que l'on a ni père ni mère, que l'on se serait auto-engendrés et que l'on peut faire sans être en lien avec les générations *au-dessus*. C'est exactement ainsi que l'on se condamne à faire les mêmes erreurs que l'on reproche aux *anciens*: en ne les *fréquentant pas*.

La *civilisation*, incarnée par les générations plus anciennes, quant à elle, a besoin de la *barbarie*, de l'énergie rebelle et sauvage de la jeunesse pour se remettre en question, se souvenir de sa vigueur impétueuse et ré-enchanter, re-vivifier son regard.

Aujourd'hui, la jeunesse ne souhaiterait plus fleurir, il y a de la friture sur la ligne... La transmission entre les âges, entre les sexes, entre les factions... ne passe plus, elle est parasitée.

On met beaucoup la faute sur *les écrans*. Ils sont bien sûr un des *véhicules* du *parasitage*. Mais les écrans sont surtout un symptôme de notre angoisse, ils sont une conséquence. S'ils ont pris autant de place c'est que cela nous *a arrangé* quelque part de la leur laisser: la question à se poser sur les écrans devrait plutôt être: «*Vers quoi ne suis-je pas en train de porter mon attention ici et maintenant, tandis que je regarde mon écran*».

Grandir, Créer & Inventer

Être sur le chemin d'un accomplissement, se dépasser, aller vers l'inconnu, ne mène pas à un résultat unique, à quelque chose de préexistant, comme l'image d'un homme ou d'une femme forts et accomplis tel que cela peut nous être vendu dans la publicité ou dans les images qui transitent de la surface de nos écrans jusque dans nos esprits. *Ces images ne sont pas des images justes, ce sont juste des images...* comme le disait Jean-Luc Godard. Elles ne font qu'effleurer la riche potentialité des chemins et formes que la vie peut emprunter. Selon d'où l'on vient, être une femme puissante ou un homme puissant, prendra une forme inédite qui ne demande qu'à

être débusquée et révélée par un regard curieux de l'autre, puisque les souffrances et les ressources, les façons d'être au monde, ne sont pas comparables d'un être à l'autre. Créer cela peut vouloir dire être Bruce Lee, transcender un art-martial, en inventer une nouvelle synthèse et se hisser au rang de star de cinéma. Mais cela concerne aussi une personne qui a réussi, chez elle, en thérapie ou au bord d'un ruisseau, à exprimer d'elle-même *une image* pour définir ce qui la tourmente : ça commence là, créer ou inventer, et ce serait quelque chose d'essentiel à la vie.

Inventer c'est cesser de dire : je suis psychotique, je suis borderline, je suis vieux, je suis cancéreux, je suis dépressif, je suis chômeur, je suis bipolaire, je suis séparé, je suis pauvre, je suis banquier, je suis pompier, je suis nul. Inventer, c'est créer une image originale et sincère qui nous soit propre, qui nous habite et qui nous permette d'avancer vers la compréhension de soi et donc vers l'acceptation de l'autre. Inventer c'est oser aller vers l'inconnu (selon ses propres forces et sa propre sensibilité), s'y frotter, oser aller vers ce que l'on désire en prenant le risque de trouver autre chose au bout du chemin.

Inventer c'est se mesurer à soi, se réfléchir et accepter d'être réfléchi. C'est une faculté qui est essentielle à tout être humain pour grandir, dans ses formes les plus humbles aux plus spectaculaires.

Se lier et mettre en jeu son pouvoir

Pour nous qui sommes des adultes, qui avons aujourd'hui un peu de pouvoir, n'oublions pas que si nous savons créer et inventer c'est que nous avons probablement reçu un *coup de pouce* à un moment donné : De notre mère, de notre père, de notre grand-mère, d'une sœur, d'un frère, d'un ami, d'un psy, de ce prof ou de ce travailleur social, de cet auteur dont le film ou le livre nous a inspiré, de ce sportif dont les exploits ont bercé notre jeunesse. Ces quelques rencontres rares et déterminantes qui ont su *allumer notre âme*. Alors, quand on sait créer et inventer, il est bon de se souvenir qu'on n'y est pas arrivés tous seuls... vivre ensemble c'est aussi savoir renvoyer l'ascenseur à ceux qui n'ont pas eu la même chance que nous, ou qui cheminent seuls dans le noir à un moment donné de leur existence.

Donner un coup de pouce et être témoins de la transformation de l'autre, c'est aussi être transformés soi-même, mais le prix à payer pour ce cadeau est d'accepter de *s'intriquer* avec l'autre, et cela demande du courage. Le courage de prendre le risque de révéler ce que l'on pense au fond de nous, ce qui nous questionne, nos imperfections et nos failles au regard de l'autre, puisque sous le lien-même gît notre *pouvoir* nourri de nos désirs et de nos peurs : Désir d'indépendance et de liberté, désir de posséder, voire contrôler l'autre, peur de la solitude, désir de sauver l'autre, désir d'être aimé, d'être l'image que l'on se fait de soi et d'y forcer le regard de l'autre. C'est aussi tout ça le *pouvoir*. Et à grand pouvoir correspondent grandes responsabilités¹. Alors oui, se lier est dangereux mais c'est le prix à payer pour connaître *les délices* de la vie. Se lier à l'autre c'est oser lui chuchoter imperceptiblement quelque chose comme :

«En me liant à toi, je m'en remets un peu, beaucoup, parfois passionnément à ton pouvoir et j'accepte que tu t'en remettes au mien avec tous les risques que cela comporte, puisque et moi et toi sommes imparfaits, soumis à la possibilité du changement et mortels».

Et pour que le jeu soit *équitable*, il s'agirait de le dire depuis un endroit à peu près solide : Soi², et devenir un individu cela s'apprend. Co-transformation ou co-évolution : ainsi chemine la vie depuis la nuit des temps, au sein des espèces, entre les espèces et entre les espèces et leur environnement.

Je partage cette belle et puissante intuition du poète Saint-John Perse à laquelle un ami m'a rendu attentif.

«L'homme a rejoint l'innocence de la bête, et l'oiseau peint dans l'œil du chasseur devient le chasseur même dans l'œil de la

¹ Spiderman, No way Home, 2021

² Soi entendu non pas comme une sorte d'unité cohérente supérieure qui aurait réussi à conscientiser ce qui était à conscientiser, ou comme un accomplissement ou un but à atteindre définitif (comme si cela existait!) Non, soi entendu plutôt comme *cet endroit dynamique* à partir duquel on arrive, à peu près, des fois, pas toujours, loin de là, à être en relation avec sa propre intériorité, là où habite et vit notre *multitude*, là où *les dieux meurent et naissent* - et à *laisser s'exprimer cette intériorité* autant que faire se peut, avec la circonspection et le courage que le *génie redoutable* de la psyché exige.

bête, comme il advient dans l'art des Eskimos. Bêtes et chasseurs passent ensemble le gué d'une quatrième dimension. De la difficulté d'être à l'aisance d'aimer vont enfin, du même pas, deux êtres vrais, apparés.»

- **Oiseaux**, Saint John Perse -

Aujourd'hui, il s'agirait de faire confiance à la vie. Faire confiance à la vie justement dans ces moments où l'on a peur de la perdre.

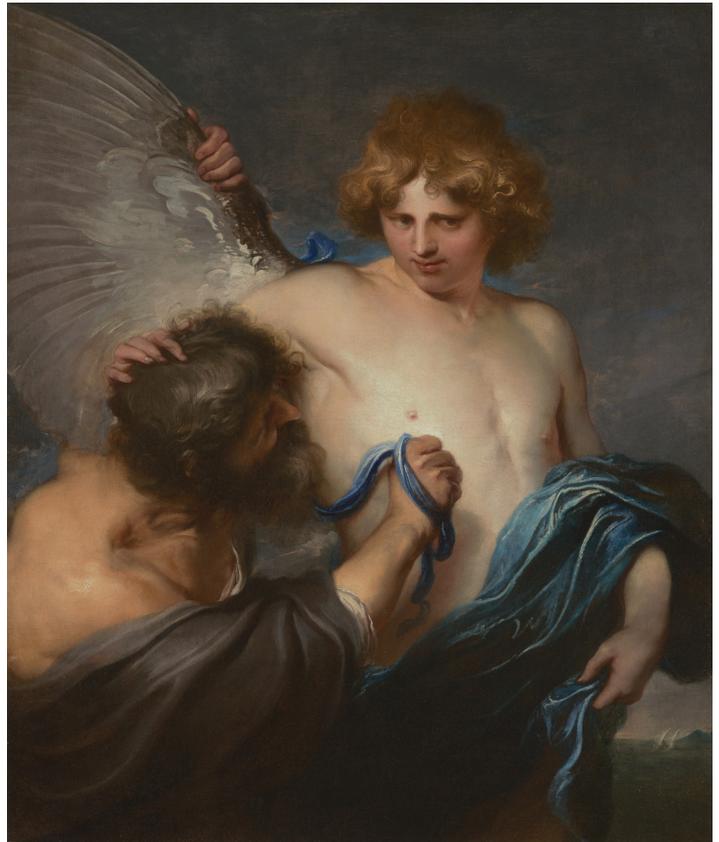
Alors, à toutes les jeunesses, même celles qui vibrent encore chez les plus âgés d'entre nous, osons nous lier à la mesure de nos forces et imaginons, créons, inventons comme antidote aux temps inconnus et difficiles à venir.

Concernant *les temps inconnus*, je voudrais citer un autre auteur que m'a fait découvrir un autre ami.

«Car il est inscrit à la première et dernière page de l'énigmatique qu'il ne peut y avoir de création sans décréation, incarnation sans mutation, génération sans extinction, c'est-à-dire l'homme, c'est-à-dire l'histoire, notre Terre, l'Univers, celui dans lequel cette voix, qui me fut donnée avec le souffle, ce souffle retournant maintenant à son rivage d'origine, résonne dans le silence, résonne dans le vide, résonne dans les solitudes - et la lumière des mondes qui finissent et l'obscurité de ceux qui commencent».

- **L'Énigmatique**, Pierre Cendors -

Le mondes connus finissent dans l'évidence du bruit et des éclats de ce qui meurt. Quand quelque chose de nouveau est en train de naître, ce que cela va être est encore immergé dans l'ombre. L'ombre qui est peuplée des monstres et démons de notre *enfance*¹, bien sûr, mais qui est surtout pleine... d'inconnu: l'inconnu à l'extérieur de nous et l'inconnu à l'intérieur de nous.



¹ Enfance individuelle et enfance de l'humanité.